

## BERLISTANBUL

### *Départ : un rite moderne*

Je suis parti un matin tiède, c'était la fin de Juin, et je ne savais pas que Juin avait une fin, mais si mais si et il fallait partir puisque je l'avais dit. J'avais dit « fin juin » et même le 28, tiens, pourquoi pas le 28.

Je voulais partir tôt, très tôt, j'avais dit « vers 7 heures » mais pourquoi ? Mystère. Parce qu'il fallait partir tôt, j'imagine, pour arriver pas trop tard. Et arriver où ? A Istanbul. Et pourquoi Istanbul ? Parce que mon cousin Paul, il fait son stage à New Delhi, et comme New Delhi c'est trop loin, alors Istanbul. 10 heures ce n'est pas vraiment tôt mais je suis quand même parti, sinon il aurait fallu attendre le 29 très tôt et j'avais dit que c'était le 28, comme prévu, et quand tout se passe comme prévu, ça rajoute des chances d'arriver.

Je suis allé à Schöneweide (Berlin), puis j'ai cherché une station service et une fois que je l'avais trouvé, je me suis mis à demander aux conducteurs si par hasard ils n'allaient pas dans ma direction. J'ai pas dit Istanbul, ça aurait fait trop d'un coup. Comme par hasard ils allaient tous dans l'autre direction. J'ai été pris par Andreas, qui travaillait avec des micromicromicroscopes pour faire je sais plus quoi mais ça gagnait bien. Ca se voyait à la voiture d'ailleurs, mais aussi à la manière de la conduire. Le pauvre il avait perdu sa femme à cause d'un cancer mal placé qui avait été vaincu mais qui était revenu en grandes pompes et ils avaient eu juste le temps de se marier et ciao, apaga tele. Il portait encore l'alliance même si maintenant il avait une autre fille dans sa vie (et ça se passe bien) et il roulait pour aller voir les parents du côté de l'autre alliance, celle qui devait être sous terre ou ailleurs, ça dépend des adieux. On a bien papoté et dans mon petit carnet j'ai noté « *Arschlosigkeit* » parce que j'ai bien aimé ce mot. Je lui ai dit qu'à Istanbul je retrouvais une fille et tout le patacaille et il m'a dit à ta place j'y serai un peu avant qu'elle arrive pour être sûr de pas la rater. C'est un réflexe de veuf, j'ai pensé, lui s'il avait su pour le cancer, il serait arrivé un peu plus tôt.

Ensuite j'ai été pris par Micha, Gritt et Fenja. Micha et Gritt c'étaient les parents et Fenja la fille de 7 ans, très sage et très blonde. Ils trainaient un camping-car prêté par les voisins. Ils m'ont laissé sur une aire d'autoroute JEM vers Dresden, et Fenja a chuchoté quelque chose à l'oreille de Gritt et Gritt est venue me voir (on fumait en parlant de caravanes avec Micha) « Elle me demande si tu connais Hulk » Fenja m'épiait du coin de l'œil en terminant sa glace même si elle avait dit qu'elle aimait pas. J'ai dit à Gritt que bien sûr, je le connaissais bien, c'est même un très bon ami et c'est un gars très bien. Fenja a hoché la tête.

Comme j'étais sur le mauvais côté de l'autoroute, il me fallait sauter les grillages, puis les barrières, puis traverser les 6 voies pour rejoindre l'autre station service, en face, ce qui n'est pas une mince affaire à la base et en plus je suis facilement impressionnable. Mais comme je n'étais pas pressé j'ai décidé de passer la nuit dans les parages et de chercher un endroit clément où planter ma tente. Je suis donc sorti de la station et je suis arrivé à un petit village : Hühndorf. Dans un petit cimetière j'ai fait la sieste mais je me suis fait réveiller par un vieux curieux comme une pie. Les gens sont sans gênes. Je m'étais endormi pour de bon et je m'attendais à ce qu'il me demande si je ne connaissais pas l'incroyable Hulk, par hasard, mais il voulait juste savoir ce que je faisais là. Ce qui revient un peu au même. Je lui ai dit que j'étais en route pour Istanbul. Il a trouvé que c'était gonflé. Je lui ai fait remarquer que c'était également « gonflé » de se balader dans un cimetière tout seul à son âge.

J'ai traversé le village et je suis arrivé à un autre village, Weistropp, et j'ai planté ma tente entre des champs. Je buvais du Chantre en fumant en regardant le ciel changer de couleur, et j'étais bien, vraiment très bien, LIBRE même, debout entre les hautes herbes. Enfin parti ! Pour de bon ! Je laissais Berlin derrière moi. Je laissais tout un tas d'histoires (je ne m'étais pas encore rendu compte qu'elles me suivaient, qu'elles m'avaient aussitôt emboité le pas) et je pensais même résoudre quelques questions existentielles (dans les grandes lignes au moins) et y voir plus clair.

A ma droite j'ai vu deux énormes sangliers et des marcassins qui se faufilaient entre les tiges de blé. J'ai claqué des mains pour qu'ils déguerpissent comme une nuée de tourteaux. Ca m'a rappelé quand mon grand frère tapait sur la livebox pour que le voyant internet se remette à clignoter vert. Je me suis quand même couché et les sangliers n'étaient pas du même avis que moi, ils poussaient des couinements, puis ils sont venus voir ma tente et ma foi un sanglier... J'ai fini en haut d'un arbre mort, il faisait nuit et ma tente était encerclée. Ca commence bien, j'ai pensé. J'ai remballé la tente au bout d'un moment, à la vitesse grand V au milieu des sangliers qui étaient de vrais connards et j'ai déménagé. C'était eux ou moi. Le vivre ensemble, oui... Merci tonton Barthes.

Le lendemain je suis retourné à la station service où j'ai surpris un rite moderne. Un rite qui n'a pas 20 ans. Ca fait toujours quelque chose quand on croise un rite plus jeune que soi.

La station service JEM comme je le disais plus haut, est coupée en deux par l'autoroute. Une partie Sud, une partie Nord. Il n'y a pas de ponts et pas de tunnels pour passer de l'une à l'autre (ce qui ne m'arrangeait pas puisque je devais rejoindre la station Sud pour avoir une chance de trouver quelqu'un qui allait en direction de Prague, en gros.) Par contre il y a un chemin qu'on peut prendre à pied, 7 kilomètres et c'est un caissier qui m'expliquait cela, un caissier de la cafeteria. Avec une petite queue de cheval grise. Il a pris une clef sous le comptoir et il m'a demandé de le suivre. On est descendu aux toilettes, on a passé le petit portillon, traversé un couloir ; il a ouvert une porte

avec son badge et on s'est retrouvé dans un « Lager », un entrepôt dont la porte du fond donnait sur la campagne. Il me répétait « c'est 7 kilomètres » je répétais oui oui, j'ai le temps, sans vraiment l'écouter car mon regard s'était posé sur un vivarium de la taille d'un carton de déménagement rempli de terre, de cailloux, de branches, de feuilles de salade molle et de bouts de carottes et partout sur les vitres étaient collés des escargots. Je lui ai demandé pourquoi, et le petit caissier aux jambes blanches et maigre, la barbe taillée en bouc et la petite queue de cheval grise avec son gilet JEM vert en polyester m'a expliqué.

Enfin d'abord, il m'a demandé si j'avais vu le câble haute tension tendu entre les stations. Je ne voyais pas le rapport, mais il m'expliqua qu'il venait tous les jours 30 minutes avant de prendre son service. C'est à dire tous les jours à 4 heures 30 (je voyais toujours pas le rapport avec le vivarium). Ensuite il sélectionnait 10 escargots qu'il décollait des vitres du vivarium. Sur chaque escargot, il collait une petite vignette d'écolier allant de 1 à 7, sur la coquille. Puis il les mettait dans un seau. Celui-là. Il remontait avec le seau et les escargots numérotés. Le personnel se rassemblait à 4 heures 45 derrière le comptoir de la cafeteria (à cette heure-là pas un chat) et chacun des 7 employés choisissait rapidement un numéro. Il y avait, comme il le dénombra sur ses doigts, la dame-pipi, l'agent d'entretien, un caissier, deux pompistes et l'agent de sécurité. Et lui bien sûr.

Une fois que chacun a misé sur son cheval, m'expliqua t-il encore, je cours jusqu'au pilonne et je place les escargots sur le début du bras en fer qui mène au câble. Ça prend un certain temps parce que les escargots, ça colle pas tout de suite, et si je fais ça trop vite ils tombent et je dois aller chercher un nouveau dans l'entrepôt. Mais bref, je les place en ligne sur le bras en fer, dans le sens qui amène jusqu'au câble.

Ensuite tout le monde travaillait normalement jusqu'à 14 heures. A 14 heures, juste avant le changement d'équipe, les 7 pairs d'yeux se tournaient vers le panneau d'en face, le panneau d'affichage du prix à la pompe. Là-bas, de l'autre côté, pendant 30 secondes environ, à la place du prix du SP95 ou du diesel, les diodes électroluminescentes orange annonçaient les numéros gagnants. C'est à dire les escargots arrivés à bon port. Parfois ils étaient 3, parfois il n'y en avait qu'un, et parfois pas du tout (assez souvent, en fait, me confia t-il).

Bon mais il devait remonter, il avait laissé son collègue travailler tout seul en haut. Je jetais un œil à ma montre et vit qu'il était presque 13 heures. Je n'étais pas pressé. Je ne suis pas pressé. Attends, je remonte avec toi je veux voir les résultats des courses. Il a dit d'accord et nous sommes remontés. Je me suis assis dans l'aire de pique-nique et j'ai fumé et j'ai lu en attendant 14 heures. Il faisait beau. Un sale temps pour les escargots, j'ai pensé.

Un peu avant 14 heures, je suis rentré dans la cafeteria et je me suis posté avec eux devant la fenêtre qui donnait sur la station Sud, guettant le panneau avec une excitation d'enfant, ou même une

excitation de quand est-ce qu'elle va arriver bordel ça fait 45 minutes que je l'attends c'est mon troisième café allongé et je tremble.

Devant la fenêtre, les deux pompistes tenaient leur casquette grise à la main, ils sentaient l'essence. La dame-pipi était un homme avec un accent russe (j'appris ensuite qu'il était moldave, et moi je pensais que la Moldavie était un pays imaginaire inventé par Tintin et Milou ou quelque chose comme ça). L'agent d'entretien avait posé sa serpillère contre le mur et sentait l'eau de javel et l'agent de sécurité était vieux, petit, son blouson noir était trop grand et il sentait sûrement aussi quelque chose mais l'odeur de l'essence et de l'eau de javel masquaient le reste. A 14 heures pile, les résultats apparurent et mon caissier tempêta *Pechvogel !*, le garde s'écria *Pechvogel !*, le dame-pipi resta de marbre et empocha quelques billets, les pompistes remirent leur casquette en haussant les épaules et retournèrent à leurs pompes. L'agent d'entretien récupéra un billet de 20 des mains de la caissière, son escargot était arrivé deuxième. Celui de la dame-pipi moldave premier. Mais il était slave, sa victoire se passait à l'intérieur. Il n'y en avait pas d'autres, des escargots. Ou alors peut-être qu'ils arriveraient plus tard. Un de ces jours. Comme moi.

Quelques secondes plus tard, ils s'étaient tous dispersés sur le parking, rejoignant leurs voitures, pressés de rentrer après une moitié de nuit et une moitié de jour à cheval sur un endroit hors-temps, hors-lieu, hors-ville mais fausse-campagne, un îlot de béton, de tables de pique-nique, de pauvres pins décharnés, de sol piétiné, jonché d'emballages collants, de mégots, de lambeaux de papiers toilettes jetés en bordure mais ramenés par le vent, un endroit sans clientèle fidèle, sans ponts et sans tunnels. Un endroit neutre, tout sauf neutre, où on fait jouer des enfants, où on fume, où on boit du café, où on mange en s'étirant, en se faisant craquer les os, un endroit où on se déplie, où on va ENFIN pisser, où on parle de la pluie et du beau temps, des bouchons et des travaux, toujours des travaux, des vacances. C'est un endroit qui ne ressemble pas à la Louisiane. Ca sent le pneu fondu, le détergent, le café-machine, les vapeurs de gazole, les lingettes pour bébé, l'huile de moteur, le chewing-gum, la moquette neuve, la saucisse/pomme de terre, le lave vitre et quand on le sait : la bave d'escargot.

L'après-midi, c'est l'équipe Sud qui envoie une salve d'escargot et à 20 heures pile : les résultats du tiercé le plus lent et le plus hasardeux de l'histoire.

J'ai remis mon sac éberlué, j'ai serré rapidement la main du caissier (Sven sur le badge) et je suis parti faire mes 7 kilomètres à pied en passant par Hühndorf puis en tournant à gauche, en longeant un champ de betteraves, pour rejoindre la station Sud et continuer mon chemin jusqu'à Istanbul.